Document généré le 25 avr. 2024 02:01

Jeu
Revue de théâtre

« Notre plus grand mérite : être obstinés »

Théâtre Zoopsie

Numéro 36 (3), 1985

1980-1985 : L'ex-jeune théâtre dans de nouvelles voies

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27428ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Théâtre Zoopsie (1985). « Notre plus grand mérite : être obstinés ». *Jeu*, (36), 209–211.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

« notre plus grand mérite: être obstinés »

théâtre zoopsie
réponse au questionnaire

Selon vous, quelle importance vos spectacles ont-ils eue dans l'évolution du théâtre au Québec depuis votre fondation? Comment définissez-vous votre spécificité thématique et formelle?

Vous privilégiez la vidéo à la présence organique dans vos spectacles. Pourquoi? Quelle proposition nouvelle faites-vous de la sorte? Pourquoi utilisez-vous le média de la représentation au lieu de simplement réaliser des vidéos?

Certains estiment qu'en dépit de l'intérêt de vos propositions, vos spectacles manifestent des problèmes de structuration et de rythme qui vous empêchent de rejoindre un plus large public. Quelle est votre attitude par rapport à cette critique?

L'objectif premier du Théâtre Zoopsie est de questionner les attitudes dominantes vis-à-vis de la culture. De là découle notre nom: « ZOOPSIE: l'hallucination d'animaux féroces et terrifiants. » Référence explicite non seulement à notre esthétique — grossière et cruelle — mais surtout à Aristote, pour qui le théâtre devait provoquer terreur et pitié.

Nous cherchons à mettre de l'avant le rapport entre l'économique, le culturel et le quotidien. Mais ce n'est pas tellement notre façon de penser ce rapport qui détermine notre thématique et notre esthétique; c'est notre façon de le vivre, tant individuellement que collectivement.

Cette thématique est formalisée par la combinaison de la théâtralisation du quotidien (sa banalité, sa répétitivité) avec les grands mythes de notre civilisation (Oedipe et cie) et les petites idéologies qui nous imprègnent (consommation, progrès, etc.). Le résultat est parfois antithétique, les mythes sont banalisés, réduits à l'absurde, tandis que les gestes quotidiens sont exaltés, leur potentiel fantasmatique est exploité à fond, révélant le grotesque des idéologies qui les sous-tendent.

Maintenant, pour répondre à vos cinq questions, il faudrait admettre un certain nombre de présupposés, ce que nous ne sommes pas prêts à faire. Peut-on parler d'évolution du théâtre au Québec depuis 1979 autrement qu'en termes positivistes (nombre de spectateurs, spectacles, festivals, etc.)? Nous ne croyons pas. Cela n'est pas de l'évolution, c'est un agrandissement du marché. Il se produit chaque année à Montréal nombre de très bons spectacles (les nôtres inclus). Mais il ne s'y produit rien d'étonnamment neuf depuis une dizaine d'années.

Notre spécificité thématique? Nous l'avons déjà liée à nos conditions (exécrables) de production. Notre spécificité formelle? Nous ajouterions que nous nous identifions à la tradition du

théâtre d'environnement, que la bande dessinée est une influence certaine et que nous ne nous contentons jamais de raconter une histoire, mais nous cherchons à mettre de l'avant ce que présuppose raconter une histoire, tout en en racontant deux ou trois en parallèle. Notre pratique est assez variée: créations et adaptation de classiques. Chacune de ces approches demande une réflexion distincte qu'il serait trop long d'exposer dans l'espace qui nous est réservé ici.

Nous n'avouons pas privilégier la vidéo aux dépens de la «présence organique». Nous cherchons à l'intégrer organiquement dans l'ensemble spectaculaire afin de créer un rapport dialectique entre la présence réelle et l'image audiovisuelle. Il y a un sens spécifique produit par la juxtaposition de l'image vidéo à celle de la «présence organique», que ni l'une ni l'autre à elle seule ne pourrait produire.

D'autre part, la vidéo n'est pas présente uniquement en tant que média. Elle est aussi signe de l'importance grandissante de la technologie dans nos vies; elle est signe de la prolifération inouïe d'images que l'on connaît à l'heure actuelle; elle est signe de la télé en tant qu'objet quotidien omniprésent; elle sert à montrer que nos rapports aux gens sont influencés par nos rapports aux images.

Une dernière présupposition que nous réfutons est que le caractère restreint de notre public soit dû à des failles dans nos spectacles. Dans ce cas, nous serions devant un phénomène de refus. Or, à part quelques voix influentes (certaines qui radotent, d'autres qui refusent de se prononcer sur nos spectacles), tel n'est pas le cas. Nous avons un public restreint, mais fidèle. Pour atteindre un public plus large, il faut se faire une réputation, il faut des moyens pour se payer une publicité efficace. Cela implique du temps et de l'argent. Nous avons deux ans et les poches vides.

En ce qui concerne nos problèmes de structuration et de rythme, nous les avouons, et tentons de trouver des solutions. Mais ce qui semble incommoder davantage nos spectateurs, c'est

Gilles Amyot, Diane Ouimet, Dennis O'Sullivan et Serge Gagnon dans le *Richard 3* du Théâtre Zoopsie, présenté en février 1985. Photo: John Wassilco.

l'état d'incertitude que nous tentons de provoquer. Tous les théâtres commencent par rassurer le spectateur en lui assignant une place précise. Ce faisant ils réduisent, à notre avis, l'expérience que le spectateur a du spectacle à une expérience de consommation (c'est une chose que d'être impliqué dans un système, c'en est une autre que d'occulter son fonctionnement). Nous ne *donnons* pas de place au spectateur, nous l'invitons à se la faire. Cela nous a été reproché. Mais nous croyons qu'en payant le prix du billet, le spectateur ne paie pas un fauteuil: il paie une petite partie d'un énorme travail. Face au travail de l'acteur, il a à produire son travail de spectateur. En mettant le spectateur dans cette situation, nous tentons de lui offrir l'expérience que nous cherchons nous-mêmes au théâtre: une aventure.

Nous croyons par ailleurs que nos spectacles recèlent des éléments qui sont d'un intérêt certain pour un public à la fois plus large et plus varié. Nous refusons les étiquettes de théâtre «expérimental» ou «de recherche». Notre condition marginale (qu'on ne peut nier) tient moins aux styles ou aux contenus de nos spectacles qu'au fait que le théâtre, dans son ensemble, est une activité élitiste et marginale. En refusant les styles du théâtre traditionnel, nous dénonçons son élitisme et nous nous y opposons. Nous devenons ainsi des marginaux parmi les marginaux. C'est le prix que nous payons pour notre résistance à la séduction des modes: les «post-modernes», les *performers,* les *work in progress,* les images facilement spectaculaires (une «machine à boucane» avec un «spot» bleu, et le tour est joué), les *break-slam-wham-bang dancing* (sortis de leur contexte).

Devant la saturation du marché théâtral québécois, notre plus grand mérite est d'être obstinés.

dennis o'sullivan
pour **le théâtre zoopsie**

théâtre zoopsie
théâtrographie depuis septembre 1979

Octobre 1983. *$motte $mash Green.* Texte de Dennis O'Sullivan, Serge Gagnon et Marie-Hélène Letendre. M.e.s.: Dennis O'Sullivan.

Octobre 1984. *$motte $mash Green 1½.* Texte de Dennis O'Sullivan, Serge Gagnon et Marie-Hélène Letendre. M.e.s.: Dennis O'Sullivan et Marie-Hélène Letendre.

Février 1985. *Richard 3.* Texte de Dennis O'Sullivan d'après William Shakespeare. M.e.s.: Dennis O'Sullivan.

Mai 1985. *Les $motte.* Texte de Dennis O'Sullivan, Serge Gagnon et Marie-Hélène Letendre. M.e.s.: Dennis O'Sullivan.